



## Académie des sciences d'outre-mer

### *Les recensions de l'Académie*<sup>1</sup>

***La France & la Chine, 1248-2014 : de la méconnaissance à la reconnaissance / Jacques Dumasy***  
**éd. N. Chaudun, 2014**  
**cote : 59.657**

De la reconnaissance de la Chine populaire par la France, le 27 janvier 1964, Yves Guéna, préfacer de cet ouvrage en tant que président d'honneur de la Fondation Charles de Gaulle, écrit : « L'événement n'était ni banal ni aventuré ! Les célébrations exceptionnelles de ce cinquantième anniversaire le prouvent. » Publié avec le soutien de la Fondation, La France et la Chine, 1248-2014 s'inscrit dans ces célébrations. Mais c'est beaucoup plus qu'un ouvrage de circonstances : une somme, plutôt, sous la plume de Jacques Dumasy qui était encore notre consul général à Chengdu en 2013, après avoir assumé les fonctions de conseiller économique de l'ambassade à Pékin. Pour ce travail important, Jacques Dumasy, homme de terrain, attaché aux réalités économiques, s'est assuré la « collaboration » ou la « contribution » de plusieurs sinologues de profession, tels Danielle Elisseeff, Muriel Détrie, Angel Pino, Isabelle Rabut, Zhang Yinde, qui lui donnent une caution universitaire.

Pourquoi remonter en 1248 ? La plupart des ouvrages sur la rencontre France-Chine commencent au XVII<sup>e</sup> siècle avec l'arrivée de nos premiers jésuites chez les Célestes. Dumasy a voulu nous entraîner dans ce qu'il appelle la « préhistoire » des rapports diplomatiques entre les deux pays. « Imaginez, écrit-il, ce premier rendez-vous d'une relation qui, dès ses balbutiements, est destinée à être peu commune : en cette veille de Noël 1248, le roi de France, Louis IX, âgé seulement de 34 ans, est à Chypre, arrivé depuis quelques semaines pour installer la base arrière du corps expéditionnaire qu'il dirige dans le dessein d'envahir le Moyen-Orient. Deux envoyés de l'empereur mongol, des nestoriens prénommés David et Marc, sont arrivés la veille à Nicosie, porteurs d'un projet d'alliance, et sont reçus immédiatement par le roi. » Saint-Louis, parti pour la Septième croisade, la seule entièrement française, fait bon accueil aux émissaires de l'empereur Güyük. Il sait, ce que nous avons un peu oublié aujourd'hui, que les nestoriens sont parfaitement tolérés chez les successeurs de Gengis Khan et qu'ils jouent même un rôle important à la cour impériale. « Le jour de Noël, David et Marc entendent très chrétiennement la messe aux côtés du roi. ». Sans ignorer que les Mongols ne dominent alors que la Chine du Nord, Saint-Louis mesure l'utilité d'envoyer une ambassade auprès de Güyük pour nouer une alliance contre les Sarrasins. Celle-ci n'arrivera à destination qu'après la mort de l'empereur et la réponse de Möngke, son successeur, sera une fin de non-recevoir passablement insolente. Il n'empêche que l'auteur a bien fait de relater en détail les circonstances dans lesquelles un axe Paris-Pékin aurait pu s'ébaucher quelques décennies avant que les Mongols,





## *Académie des sciences d'outre-mer*

ayant passé le fleuve Bleu, ne fondent la dynastie des Yuan et ne se sinisent pour régner sur tout l'empire du Milieu.

Plusieurs développements retiennent particulièrement l'attention au fil de cette synthèse présentée globalement dans l'ordre chronologique. Par exemple, « le goût de la Chine » dans la France de l'Ancien Régime, « phénomène qui fut, plus qu'une mode, un moment de la sensibilité occidentale : une réponse à une vraie demande intellectuelle et, au-delà, l'aspiration à une liberté, celle des formes, du décor, des matières, celle aussi de sortir du carcan hérité de la culture classique pour partir, en rêve, vers un nouveau monde ».

Jacques Dumasy brosse le portrait de quelques diplomates en privilégiant, c'est bien naturel, ceux qui l'ont précédé à Chengdu, tel l'atypique Georges Béchamp, ex-médecin des Messageries maritimes, recruté par Philippe Berthelot en raison de son polyglottisme, à la fois consul et directeur de la mission médicale. Grâce à lui, fut réalisée par la France une fort utile voie ferrée entre Chengdu et Chongqing, capitale de Tchang Kai-chek après l'invasion japonaise de 1937. « La question des chemins de fer, poursuit Dumasy, aura été l'un des sujets majeurs des discussions entre la Chine et les puissances étrangères, et la France a souvent, dans ce domaine, joué le premier rôle grâce à ses compétences techniques mais aussi à la capacité qu'elle avait, à l'époque, de mobiliser les financements énormes qu'exigeaient ces projets. »

« Erreurs et grandeurs des missionnaires », titre un chapitre « rédigé en collaboration avec Christine Cornet », maître de conférence à l'université de Lyon. Très nuancées, ces pages n'ont apparemment pas été contestées par Emmanuel Lincot, directeur de la chaire d'études chinoises à l'institut catholique de Paris, ni par François Barriquand, prêtre aux Missions étrangères de Paris, qui figurent également parmi les collaborateurs à l'ouvrage. « De 1860 à 1900, affirment conjointement Jacques Dumasy et Christine Cornet, les religieux sont les artisans permanents d'une politique de surenchère visant à obtenir des droits supplémentaires à ceux qui ont été accordés par les traités. Déjà, lors de la convention de Pékin, le père Delamarre, l'interprète utilisé par les deux parties, avait de façon frauduleuse, et de son propre chef, introduit une disposition permettant l'achat par les missionnaires français de terrains et de maisons sur tout le territoire, ce qui sera cause de troubles pendant des années [...] Animés d'un zèle de croisés, les religieux ne perçoivent plus les obligations de la souveraineté du pays d'accueil. » Cette charge, qui rappelle les critiques des jésuites aux Missions étrangères de Paris, au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'altère en rien l'hommage rendu à l'œuvre temporelle des missionnaires : écoles, hôpitaux, orphelinats. Incollable sur la ville dont il fut le consul, Dumasy raconte : « L'Église et l'État français s'épaulent dans une démarche peu commune : dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, le ministre des Affaires étrangères envoie des médecins pour consolider l'œuvre de l'hôpital catholique de Chengdu : c'est le début de la Mission médicale française qui va connaître un grand développement. » C'est ainsi que le simple Dr Legendre, des troupes coloniales, forma dès 1903 douze élèves choisis dans des familles mandarinales !

Lumineusement légendées, et provenant souvent des archives du Ministère des Affaires étrangères, à La Courneuve, de nombreuses photos enrichissent ce livre relié. Beaucoup ont été choisies par Jean-Paul Desroches, conservateur général honoraire du



## *Académie des sciences d'outre-mer*

Patrimoine, organisateur de mémorables expositions. Ne manque qu'une carte, celle de « la Chine, de la Tartarie chinoise et du Tibet, dressée sur les cartes particulières des RR PP jésuites » n'ayant qu'une fonction décorative.

**Jean de La Guérivière**